

COLLECTION " LU POUR VOUS "

n°48 - juin 2025

Rompre le silence du monde

**Pour une écologie
des sens et des relations**

Synthèse du livre de David Abram,
Comment la terre s'est tue

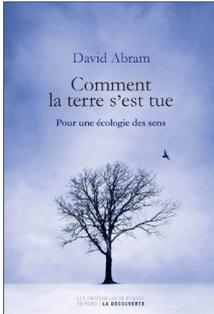
leDoTank

en partenariat avec



Synthèse rédigée par **Raphaël GIALDINI**,

ENS Paris-Saclay, à partir de :



David Abram, – *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens* – Éditions La Découverte – Collection Les Empêcheurs de penser en rond – 2013

David Abram est un philosophe et écologiste américain qui compte parmi les grands penseurs du vivant du XXI^e siècle. Reconnu pour son approche des implications culturelles des problèmes écologiques, il est aussi le fondateur de l'Alliance for Wild Ethics. Son travail a été salué comme « véritablement original » et « audacieux » par la revue Science.

La collection "Lu pour vous"

La collection "Lu pour vous" propose des synthèses de travaux académiques qui font référence sur des questions liées à la Responsabilité Sociale, Sociétale et environnementale des Entreprises (RSE).

Chaque thématique a vocation à être abordée par des auteurs ayant des opinions contrastées.

Ces notes de synthèse ne présentent pas un avis du DoTank et n'engagent pas sa responsabilité quant aux points de vue exprimés : elles n'ont d'autre ambition que de mettre à la disposition du lecteur des ressources pour sa réflexion et de lui donner envie d'aller plus loin dans la découverte des ouvrages et de leurs auteurs.

Rompre le silence du monde.

Pour une écologie des sens et des relations

Avant-propos

Si le monde actuel prend acte chaque jour davantage de la nécessité d'un tournant écologique de nos manières humaines de vivre, nous n'en restons pourtant la plupart du temps qu'au seuil du monde que nous souhaitons préserver.

En effet, la RSE est devenue une composante essentielle de l'activité productive des entreprises, le développement durable un enjeu sinon priorisé du moins incontournable des politiques publiques. Chaque individu rencontre quotidiennement la question des pratiques écologiquement responsables que ce soit dans le tri de ses déchets, dans les mesures favorisant des déplacements à faibles émissions ou incitant à une moindre consommation d'énergie.

Néanmoins, ces politiques écologiques elles-mêmes ont pour objectif de promouvoir des comportements écologiques vertueux par des incitations dérivées, par des campagnes de sensibilisation. L'ensemble de ces dispositifs manifestent une évidence : si nous devons être incités, si nous devons être sensibilisés, c'est que nous ne nous sentons pas directement concernés par ces enjeux écologiques. Autrement dit, nous traduisons les cris de la terre dans le vocabulaire humain des incitations car nous avons cessé de les écouter et plus encore de les comprendre. Nous protégeons une nature que nous n'habitons plus, à laquelle nous ne sommes plus sensibles.

C'est à ce constat que l'ouvrage du grand philosophe et écologue américain David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, tente de donner chair et de répondre. À travers une étude magistrale à la confluence de l'anthropologie, de la philosophie et de

l'écologie, Abram investit à la première personne le rapport sensible à la nature des sociétés traditionnelles – parmi lesquelles il a longuement vécu – et nous montre ainsi sa perte dans la société occidentale. Loin d'un discours décadentiste de convenance, il voit dans la manière traditionnelle de vivre la nature une alternative au monde silencieux dans lequel est plongé l'homme moderne en même temps qu'un moteur puissant de renouveau d'une écologie qui tend à s'essouffler en tant qu'elle demeure coupée de sa source vitale. Nous pouvons en effet penser aux mots d'Hans Jonas grand penseur du principe de précaution, qui considérait qu'un principe moral ne pouvait pas être décrété mais qu'il devait être vécu. De la même manière qu'il faut être indigné devant le meurtre d'autrui pour donner du sens à la maxime « tu ne tueras point », il faut se rendre sensible aux cris d'agonie de la nature pour espérer la sauver.

Loin d'un idéalisme, cette proposition de David Abram rejoint une tendance émergeant dans de nombreux domaines. Nous pouvons penser par exemple à l'architecture au sein de laquelle, à la nature domestiquée, mathématisée, à l'emploi du béton et de matériaux ne répondant qu'à des caractéristiques techniques, se substitue aujourd'hui l'idée d'une architecture de la sensibilité, soucieuse d'inscrire le lieu du bâti dans son milieu plutôt que d'imposer un lieu de l'extérieur.

1.

Voyage initiatique d'un magicien en Indonésie

La première partie du livre de David Abram est consacrée à ce qu'il nomme « une introduction personnelle à l'enquête ». Cette dimension personnelle est essentielle pour comprendre le propos d'Abram : par-delà l'argumentation philosophique qui prendra une place majeure dans l'œuvre, il s'agit d'un témoignage qui appelle à la conversion. La thèse qu'il entend développer est la suivante : « Aujourd'hui nous avons affaire quasi exclusivement à d'autres humains ou à des technologies produites par nous humains. Etant donné nos anciens rapports de réciprocité avec le milieu aux voix multiples, il s'agit là d'une situation précaire. Nous avons toujours besoin de ce qui n'est pas nous ou nos propres créations. L'idée très simple au point de départ de ce livre est que nous ne sommes humains qu'en contact et en convivialité avec ce qui n'est pas humain ». Cela signifie-t-il qu'il faille abandonner tout ce que nos technologies nous ont apporté de confort ? Au contraire, ce que propose Abram consiste à « rétablir des relations avec le monde sensuel où s'enracinent toutes nos techniques et technologies ». Ainsi, par l'oubli ou la disparition de l'ensemble de la nature non-humaine qui constitue la trame de fond de notre existence nous perdrons en même temps une part de ce que nous sommes, y compris dans nos réalisations les plus avancées.

Pour appuyer son propos, Abram nous invite d'abord à partager le voyage qu'il fit au sein des sociétés traditionnelles d'Indonésie et du Népal. Il avait obtenu des crédits de recherche pour aller étudier le rapport entre magie et médecine chez les sorciers traditionnels, les *dunkuns*, de l'archipel indonésien, ensuite chez les *dzankris*, chamans traditionnels du Népal. Pour cela, il ne devait pas se présenter comme un anthropologue mais comme un magicien (étant familier de l'art occidental de la prestidigitation). Il a découvert que le chaman traditionnel occupe un rôle social essentiel en périphérie de la communauté du village : par sa position aux abords de la communauté et non en son sein, il est une médiation entre la communauté humaine et la communauté élargie des êtres dont le village dépend pour se nourrir et subsister. Cette plus vaste

communauté aux côtés des humains inclut les multiples entités non-humaines qui composent le milieu environnant jusqu'aux vents et aux régimes climatiques qui façonnent la géographie locale. Cette manière traditionnelle de se concevoir dans la continuité homogène du milieu naturel imprègne toutes les pratiques : par exemple, l'importance d'une chasse ou d'une récolte est toujours négociée entre la communauté et le monde naturel qu'elle habite.

En habitant, dans ce monde où la terre participe aux communautés humaines, Abram sent progressivement la frontière entre le monde humain et le monde non-humain s'effacer. De retour aux États-Unis, cette osmose disparaît peu à peu et les présences non-humaines s'estompent.

2.

La nature participative de la perception

Afin de penser cette situation d'osmose avec la nature, David Abram a recours aux concepts d'une des grandes traditions philosophiques du XX^e siècle : la phénoménologie. Ce courant de pensée, initiée par le philosophe et mathématicien allemand Edmund Husserl, et qui compte dans ses rangs parmi les plus grands penseurs du siècle dernier (Heidegger, Levinas, Arendt, Jonas, Ricoeur, Derrida, Sartre, Merleau-Ponty) s'organise autour d'un mantra : « retour aux choses elles-mêmes ». En effet, elle s'oppose d'une part à la métaphysique qui pose des réalités a priori à l'aune desquelles elle analyse toutes les choses du monde (Dieu, l'âme, *etc.*), et d'autre part à une tendance des sciences de la nature à postuler une réalité du monde invisible qui déterminerait au sens fort les phénomènes du monde tels qu'ils nous apparaissent, ce qui conduit à penser que la nature est écrite en caractères mathématiques (une couleur n'est rien d'autre qu'une certaine longueur d'onde, ou la tristesse rien d'autre que l'activation d'une zone neuronale particulière). Au contraire, Husserl et ses disciples pensent qu'il faut en revenir à la manière dont les différents phénomènes apparaissent à notre conscience. Ils considèrent donc que la philosophie doit s'attacher à une description minutieuse de cette manière qu'ont les choses de nous apparaître.

David Abram prend appui sur les découvertes de la phénoménologie. Il s'intéresse en particulier aux travaux de Maurice Merleau-Ponty et à sa thèse de la nature participative de la perception, qu'il projette de prolonger. L'idée est relativement simple : elle consiste à penser un homme qui perçoit son environnement car il est plongé en lui, contrairement à une conception de l'homme se situant au seuil du monde (à la manière d'un spectateur devant une pièce de théâtre). Abram tente de donner chair à ce « dedans » de la perception contre l'idée d'un « devant » de la perception.

Dès lors, quelle est l'origine de la perception ? Abram déploie cette interrogation :

« Je ne peux affirmer que ma perception d'une fleur sauvage particulière, avec sa couleur et son parfum, soit entièrement déterminée ou « causée » par la fleur, puisque d'autres personnes peuvent faire l'expérience d'un parfum quelque peu différent, et que moi-même, à un autre moment ou d'une humeur différente, je peux voir la couleur différemment – et surtout puisque n'importe quel bourdon qui se pose sur la fleur en aura assurément une perception tout autre que moi. Mais je ne peux pas non plus dire en vérité que ma perception est causée par moi seul – par mon organisation physiologique et neuronale – ou qu'elle existe entièrement « dans ma tête » – car sans l'existence effective de cet autre être, de cette fleur enracinée non dans mon cerveau mais dans la terre et le sol, il n'y aurait pas de parfum et pas de perception colorée, ni pour moi ni pour d'autres, humains ou insectes. Ni ce que je perçois ni ce qui est perçu ne sont pleinement passifs dans l'événement de la perception. »

La manière dont je perçois les choses n'est pas une projection de mon imagination ou de mon esprit, elle n'est pas non plus réductible à des propriétés objectives des choses. Elle est la manière dont je réponds à des sollicitations de mon environnement. Le parfum de la fleur n'est ni en elle ni en moi, il émerge à même ma relation avec la fleur. Ainsi ma perception est toujours suscitée, titillée par ce qui lui est extérieur : mon monde n'est jamais un monde uniquement humain, il n'existe qu'en relation avec le monde non-humain dans lequel il est immergé. Nous communiquons toujours avec un monde plus qu'humain.

3.

Le silence de la nature sensible : absence de son et absence de sens

Dès lors, le silence du monde qu'Abram ressent à son retour aux États-Unis provient du fait que la civilisation moderne produit un artifice qu'est l'environnement strictement humain. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la phrase d'Abram précédemment citée sur la technologie moderne. La quantité de technologie que nous produisons, crée un environnement humain artificiel, comme un milieu replié sur lui-même qui d'une part se substitue au monde naturel où s'origine notre perception, la concevant comme une nature froide et silencieuse, et d'autre part ne la considère que comme une ressource à disposition de l'homme. Le sol naturel de notre perception se fait terre froide qui ne brille que par son absence de son et son absence de sens. La signification est dès lors l'affaire privée des humains pour les humains rompant toute possibilité de communiquer avec le milieu naturel. De cette impossible communication découle son impossible préservation, qui fait écho aux débats contemporains sur la possibilité d'accorder une personnalité juridique aux entités naturelles, c'est-à-dire à réintroduire un rapport de réciprocité, impliquant des devoirs et des droits, avec des êtres qui sont par principe exclus du domaine de la parole et du sens dans nos sociétés modernes.

4.

Vivre au rythme du monde

Afin de donner corps à ce constat, David Abram se fait anthropologue et analyse cette perte progressive du son et du sens du monde. Il y a notamment au chapitre 6 une analyse très profonde du lien entre la séparation du temps et de l'espace, l'événement que constitue l'écriture et la perte de notre rapport intuitif à la nature. En effet, avec l'apparition des premiers alphabets s'instaure progressivement une distinction entre le temps et l'espace. L'écriture produit un temps non plus cyclique – caractérisé par le présent continu et vivant – mais un temps linéaire, qui suppose un rapport à l'avant et à l'après selon deux dimensions, le temps et l'espace, l'ici et le maintenant déclinés au passé, au présent et au futur. Au contraire, le rapport originnaire à la nature est ce qu'Abram nomme un présent vivant, pour lequel l'ici et le maintenant ne se distinguent pas et sont fondus dans une unique dimension qu'est la présence à soi et au monde.

De la même manière, au chapitre 7, David Abram montre la manière dont nous avons perdu la connexion vitale entre des phénomènes qui s'inscrivaient tous dans le prolongement les uns des autres ; le vent, le souffle, l'air et l'âme : « C'est seulement lorsque le texte écrit commença à parler que les voix de la forêt et de la rivière commencèrent à s'effacer. Et c'est seulement alors que le langage put perdre son ancienne connexion avec le souffle invisible, l'esprit se séparer du vent, la psyché se dissocier de l'air environnant. » Ce chapitre ne peut que faire écho à la manière dont les sociétés humaines ont pollué l'air de particules fines, dans une forme de distance entre cet air malmené et notre propre souffle, condition organique de notre vie.

5.

Pour une écologie des sens

Le but de David Abram excède cependant ce cadre théorique car il annonce dès le début de son ouvrage la dimension politique et polémique de l'essai : « d'abord (de) fournir un ensemble d'outils conceptuels puissants à mes collègues du vaste monde de l'activisme environnemental (...) et à tous ceux qui luttent déjà pour comprendre et diminuer la distance qui nous sépare aujourd'hui de la terre animée ».

En effet, David Abram n'est pas décadentiste, son ouvrage n'est pas une histoire de l'annihilation des rapports à la terre, mais se veut une entreprise philosophique traçant les linéaments d'une réinstauration du rapport à la terre et à la nature. Il le dit spécifiquement dans son *coda* qui fait office de conclusion, il ne s'agit pas d'un retour en arrière : « La question n'est certainement pas de « retourner en arrière », mais bien plutôt de parcourir tout le cercle, d'unir notre capacité de raisonnement détaché à des manières de connaître plus sensorielles et mimétiques, de permettre à la vision d'un monde commun de plonger ses racines dans notre engagement direct et participatif avec le local et le particulier ». Il s'agit comme il l'écrit lui-même de « mettre le dedans dehors », de penser de l'intérieur de nos sociétés leur possible ouverture à ce qui les dépasse et conditionne leur existence. Pour cela, David Abram fournit des outils conceptuels utiles dans de nombreux contextes, tels l'architecture et le droit. Mais le principal enseignement de l'ouvrage d'Abram consiste à penser que toutes ces mesures écologiques dans les différents domaines ne pourront aboutir si elles ne sont pas ressaisies dans un mouvement global de réinstauration d'un rapport sensuel à la nature. Dans le cas contraire, comme l'écrit Abram, « le coût de notre « commune humanité » pourrait être notre commune extinction ».

À propos

LeDoTank

LeDoTank est une association dont la vocation est de chercher à combler le déficit de connaissance et de compréhension de ce que sont les entreprises moyennes ; déficit qui touche tous les champs : gouvernance, RSE, financement, performance sociale, etc.

LeDoTank s'inscrit dans l'écosystème des entreprises moyennes en initiant des projets qui associent entrepreneurs, experts et chercheurs pour mieux identifier leurs enjeux propres et chercher à mettre en avant leur singularité afin de proposer des solutions adaptées. Il s'agit de contribuer au renouvellement de leurs pratiques et d'informer les décideurs des règles du jeu sur les spécificités de ces entreprises.

Pour progresser dans ces différentes voies, leDoTank peut compter sur ses partenaires : ce sont des entreprises ou des organisations consacrant des ressources – financières et/ou humaines – à la recherche de réponses concrètes aux enjeux sociétaux qui touchent leurs marchés ou leur environnement direct, mais aussi plus largement, l'intérêt commun.

Contact leDoTank

Lorraine HARRIS
Déléguée Générale
Lorraine@ledotank.com

Nexia S&A

Nexia S&A est un groupe de 500 professionnels, dont 48 associés, spécialisé en audit, expertise comptable et conseil de la direction financière.

Le groupe et ses équipes apportent à leurs clients, PME, ETI et grands groupes, des solutions créatrices de valeurs dans les domaines comptables, financiers et ESG et les accompagnent pour les mettre en œuvre.

Nexia S&A cultive ses valeurs d'esprit d'équipe, confiance et compétence, et fonde son indépendance sur une totale maîtrise de son capital par ses associés et salariés.

Le groupe poursuit une stratégie de croissance maîtrisée fondée sur la présence de ses associés et managers sur le terrain, une offre de services évolutive, la généralisation du digital, une dimension internationale et le développement de la RSE tant en interne qu'au service de ses clients.

Nexia S&A exprime sa responsabilité sociétale dans sa gouvernance et ses pratiques managériales, et est très heureux d'accompagner leDoTank dans sa mission.

Contact Nexia S&A

Olivier JURAMIE
Associé – Directeur Général
o.juramie@nexia-sa.fr

La collection "Lu pour vous"

- n°1 : Les marchés à l'épreuve de la morale
- n°2 : La nouvelle question laïque. Choisir la République
- n°3 : Les relations marchandes face au don
- n°4 : Économie utile pour des temps difficiles
- n°5 : Peut-on penser une liberté sans abondance ?
- n°6 : La loi de 1905 n'aura pas lieu. Histoire politique des séparations des Églises et de l'État (1902-1908)
- n°7 : La gouvernance par les nombres
- n°8 : Le capital au XXI^e siècle
- n°9 : Refonder l'entreprise
- n°10 : Les Marchands et le Temple
- n°11 : La société selon Friedrich Hayek
- n°12 : Humanité. Une histoire optimiste
- n°13 : Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie
- n°14 : Printemps silencieux
- n°15 : La crise de l'État-providence
- n°16 : Enrichissement
- n°17 : Terre-Patrie
- n°18 : Temps, économie et modernité
- n°19 : Les révoltes du ciel
- n°20 : La Voie pour l'avenir de l'humanité
- n°21 : L'État ou la violence maîtrisée
- n°22 : Le capitalisme d'héritiers. La crise française du travail
- n°23 : L'impossible automation
- n°24 : L'État consacré par le risque
- n°25 : La 6^e extinction : Comment l'Homme détruit la vie
- n°26 : Le principe de solidarité
- n°27 : Le mythe du déficit. Vers une économie du peuple
- n°28 : La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales
- n°29 : Représenter et gouverner. Une histoire de l'élection
- n°30 : Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole
- n°31 : Les désordres du travail. Enquêtes sur le nouveau productivisme
- n°32 : Une histoire des règles en Occident
- n°33 : La fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande
- n°34 : La naissance du principe de précaution. Responsabilité de l'avenir et avenir de la responsabilité
- n°35 : Le travail pressé. Pour une écologie des temps du travail
- n°36 : Penser les risques du progrès. Sociétés du risque et modernité réflexive
- n°37 : Le nouvel esprit du capitalisme
- n°38 : Les besoins artificiels. Comment sortir du consumérisme
- n°39 : De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire
- n°40 : Peut-on faire de la nature un sujet de droit ?

- n°41 : La mort des sorcières et la mort
de la nature
- n°42 : Le maniement des hommes.
Essai sur la rationalité managériale
- n°43 : Contre-atlas de l'intelligence
artificielle
- n°44 : Le travail. Une valeur en voie
de disparition ?
- n°45 : Les femmes ont toujours travaillé.
Une histoire du travail des femmes
aux XIX^e et XX^e siècles
- n°46 : Les métamorphoses du
paternalisme. Histoire, dynamiques
et actualité
- n°47 : L'État ou la lisibilité du monde
- n°48 : Rompre le silence du monde.
Pour une écologie des sens
et des relations